



Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

72-73 | 1998

Nationaux, étrangers ? Logiques d'état et enjeux quotidiens

Naissance d'une nation

Logiques étatiques en Afrique du Sud

Dominique Lanni



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/2690>

DOI : 10.4000/jda.2690

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1998

Pagination : 177-184

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Dominique Lanni, « Naissance d'une nation », *Journal des anthropologues* [En ligne], 72-73 | 1998, mis en ligne le 01 janvier 1999, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/2690> ; DOI : 10.4000/jda.2690

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2019.

Journal des anthropologues

Naissance d'une nation

Logiques étatiques en Afrique du Sud

Dominique Lanni

Les emblèmes de l'ouverture

- 1 Avec l'abolition de l'apartheid, par la réintégration progressive des États satellites noirs, des États autonomes noirs et des États indépendants noirs, le corps noir est réuni dans la nation. L'Afrique du Sud se retrouve une dans la perspective d'une unification nationale, sous le symbole de l'arc-en-ciel (Darbon, 1996). Toute une politique menée depuis des décades et fondée sur la volonté d'exclure toujours plus les non-Blancs de l'État et de la cité idéale blanche prend fin, les non-Blancs devenant citoyens de la République sud-africaine, c'est-à-dire, étymologiquement, membres de la cité. La déterritorialisation fonctionne à l'échelle de la nation comme à celle de la ville. Les quartiers blancs situés sur les marges urbaines, à la limite des quartiers noirs, sont investis par des non-Blancs, tant désireux de voir se métamorphoser leur cadre de vie que de pénétrer et conquérir la cité blanche. Assimilant à une annexion la pénétration de ce qu'ils considèrent encore comme leur domaine, les Blancs ont pour principal dessein de se re-territorialiser, de manière à conserver, pour eux seuls, informellement, une part de leur cité idéale perdue. Ou le *laager*¹ face à l'*impi*², toujours.
- 2 L'édification de la nouvelle Afrique du Sud passe par une déconstruction législative, territoriale, mais également symbolique des fondements de l'apartheid, et par l'adoption de nouveaux symboles, destinés à offrir à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières, l'image d'une nation multiraciale, pluriculturelle et pluri-identitaire, en pleine manifestation et célébration de ses différences. Symbole de la société, le drapeau réfère historiquement à la guerre, signe de commandement, de ralliement et emblème. Tandis que l'ancien drapeau, arborant les couleurs des Provinces-Unies et des premières républiques boers, célébrait la cité idéale blanche, nonobstant la présence du corps noir, le nouveau drapeau rassemble les couleurs des drapeaux des deux corps noir et blanc. A l'histoire blanche ne se substitue pas une histoire noire ; elle s'y ajoute. Autre symbole de la société, l'hymne national réfère à la parole, à l'incantation, mais également à la guerre,

à l'instar du drapeau, son corollaire. L'ancien hymne national, *Die Stem*, véritable chanson de geste dédiée à la mémoire des *Voortrekkers*, glorifiait leur quête épique, face aux adversités, de la cité idéale. Le nouveau – *Nkosi Sikele iAfrika* – rassemble les hymnes noir et blanc. De nouveau, à l'histoire blanche ne se substitue pas l'histoire noire, elle s'y ajoute. Rassemblant les symboles de deux causes, de deux combats, le drapeau et l'hymne célèbrent l'avènement d'une Afrique du Sud nouvelle, attestant de la volonté du gouvernement de faire coexister sur le même territoire, comme ils coexistent sur le même drapeau et dans le même hymne, Noirs et Blancs.

- 3 Par la fête nationale, le peuple célèbre ses héros et leurs hauts faits. Par la commémoration, il se remémore ses victoires, ses fiascos, ses morts. Dans un calendrier, les jours de célébration nationale relatent l'histoire de la nation. Le 6 février célébrait le *Dingaan's day*, en mémoire du massacre par l'impie dans son *kraal*³ de Piet Retief et de ses compagnons venus en paix conclure un traité de partage des terres avec le tout puissant souverain zoulou (Cornevin, 1979). Ou la trahison du corps noir et le martyr du corps blanc, comme pour se remémorer chaque année que les Blancs, foncièrement bons et honnêtes, ne peuvent coexister en paix avec les Noirs, naturellement fourbes et cruels⁴. Le 16 décembre célébrait et célèbre encore la victoire des *voortrekkers* sur les guerriers zoulou sur les rives du Ncome dont les eaux rougies par le sang de l'impie ont donné à cette bataille le nom de Blood River. Le 31 mai, jour de fête nationale, célébrait le retrait de l'Afrique du Sud du Commonwealth et la proclamation de la République sud-africaine. Du fait de la nécessité de réécrire l'histoire sud-africaine, le nouveau jour de fête nationale, le 27 avril célèbre le retrait de l'Afrique du Sud de l'apartheid et l'avènement de la nouvelle République sud-africaine. La tendance n'est pas à l'hagiographie ou au panégyrique, mais à la célébration de l'avènement d'une ère nouvelle, marquée du sceau de la réconciliation. Ou la fête nationale comme célébration de la (re)naissance de la nation. Les noms donnés aux lieux et édifices, à l'instar du drapeau, de l'hymne et de la fête, relatent l'histoire de la nation. Au travers des *Louis Botha Laan*, des *Jan Smuts Avenue*, des toponymes, Johannesburg, Pietermaritzburg et Pretoria, c'est toute la territorialisation, la domestication par l'homme blanc de la cité, l'histoire de la fondation jusqu'à son aliénation de la nation blanche ségrégationniste, qui est narrée. Nécessité de réécrire cette histoire. Aux héros blancs s'ajoutent des héros noirs. Mais on ne débaptise et ne rebaptise pas les lieux et édifices publics de mémoire au gré des couleurs. La conservation des noms des héros blancs, pères fondateurs de l'apartheid et l'ajout des noms des héros noirs, métis, indiens, inscrivent le présent et le futur de l'histoire de la nouvelle Afrique du Sud, non dans la continuité du passé, mais dans son acceptation.
- 4 Par delà les symboles quasi universels de la nation, le drapeau, l'hymne, la fête, le toponyme, la nouvelle Afrique du Sud s'est dotée d'un acte fort pour assumer son passé et préparer son futur, la Commission for Truth and Reconciliation dont la création s'inscrit dans le prolongement du Promotion of National Truth and Reconciliation Act adopté le 27 juillet 1995. Aux assises de ce grand procès, les acteurs heureux ou malheureux des événements dramatiques, tragiques, qui ont émaillé l'histoire de l'Afrique du Sud depuis l'instauration de l'apartheid. Se succèdent à la barre des victimes et des bourreaux. Parmi les victimes, des Noirs essentiellement, mais également des Indiens et des Métis, ayant été torturés, emprisonnés, ou ayant perdu un membre de leur famille. Parmi les bourreaux, des Blancs essentiellement, des militaires, des policiers, des élus, des magistrats, ayant tué, torturé ou emprisonné. Victimes et bourreaux se (re)trouvent donc face à face, la tension est à la mesure de la souffrance des uns et des autres. Face à la dignité des

victimes, les tortionnaires souffrent, anéantis par le remords. Le premier dessein de cette commission est d'établir la vérité. Ou réexaminer le cas de ces trop nombreux corps torturés, disparus ou suicidés, privés de leur parole depuis trop longtemps, afin de comprendre pour quelles véritables raisons ils ont été torturés, dans quelles véritables circonstances ils ont disparu, de quelle manière ils ont été « suicidés ». Dans la douleur de la parole libérée, les victimes narrent leur calvaire, le corps perdu d'un ami, le corps torturé d'un frère, le corps assassiné d'un fils. Ils ne demandent pas réparation, encore moins justice, seulement la vérité. Des réponses à des questions simples. Où ? Quand ? Comment ? Pourquoi ? Dans la douleur de la parole libératrice, les bourreaux narrent leurs exactions, le corps emprisonné d'un opposant, le corps torturé d'un manifestant, le corps assassiné d'un militant. Le second dessein de cette commission vise à favoriser la réconciliation. Par la provocation de la parole libérée des victimes et la parole libératrice des bourreaux, le processus de réconciliation est lancé, et avec lui, l'histoire est en passe d'être réécrite sur le mode de la vérité établie et de la douleur partagée. L'histoire des Blancs et celle des Noirs s'ajoutent l'une à l'autre et, engendrant d'une histoire commune, confèrent une signification profonde tant au passé de la nation qu'à son futur. L'unité de langue, à l'instar de l'unité de culture, procède de la nation et du bon fonctionnement du corps social. Le commerce humain dépend de la langue, organe de la parole, créatrice et véhicule du verbe, facteur de conflits mais également d'échanges. La profusion des langues renvoie à la confusion, à l'absence d'entendement. La dispersion des langues souhaitée par les gouvernements nationalistes afrikaners à l'époque de l'apartheid, inscrite dans la logique de la législation et de la territorialisation, avait pour dessein de préserver la nation et la cité idéale blanche de la pénétration et conquête de leur langue par les langues noires. Le droit de cité accordé à onze langues corrélativement au remembrement territorial et législatif du pays, appelle moins à la confusion qu'à la réconciliation par l'acceptation de la parole. La reconnaissance de chaque corps dans la nation naissante passe par la reconnaissance de sa langue, d'où une nation nécessairement polyglotte, qui exprime par la totale acceptation de la diversité de ses langues, l'acceptation de l'héritage culturel et identitaire qu'elles véhiculent (February, 1996). Les médias, et plus particulièrement la télévision, se réfèrent à cette diversité pour célébrer la richesse culturelle et identitaire de la nation. Plusieurs langues, plusieurs corps, mais réunis dans une même nation. Les locuteurs blancs s'expriment dans une langue noire, les locuteurs noirs dans une langue blanche, double appropriation qui constitue, tant psychologiquement que symboliquement, un échange de paroles, préambule au dialogue, à la compréhension et à l'entendement, vers la réconciliation (Chambon, 1997a).

- 5 Symbole fort de la réconciliation et de la réunification nationale, fondé par les politiques et médias sud-africains : l'arc-en-ciel. L'arc-en-ciel renvoie à la médiation, au passage d'un monde à un autre, d'un temps à un autre. Mais l'arc-en-ciel préfigure également le langage, l'échange, la relation entre les hommes, la matérialisation de l'union et de l'alliance. Si dans certaines civilisations, l'arc-en-ciel est annonciateur de troubles, le bouleversement de l'harmonie et de l'équilibre universels précédant le bouleversement de l'harmonie et de l'équilibre terrestres, il est dans d'autres civilisations porteur de renouveau. En Afrique du Sud, politiques et médias l'ont investi d'une fonction particulière, celle de représenter la réconciliation entre les différents groupes raciaux, culturels, identitaires, entre les différents gens de couleurs qui peuplent désormais son sol, quand bien même, paradoxalement, les couleurs de l'arc-en-ciel sont ordonnées et hiérarchisées et que de leur mélange resplendisse le blanc immaculé (Collectif, 1997).

Peurs d'une nation naissante en quête et à la découverte d'elle-même

- 6 Si depuis la promulgation de la fin de l'apartheid, les politiques et médias, conscients de l'ampleur des enjeux législatifs, territoriaux et symboliques, veillent à donner de l'Afrique du Sud l'image d'un État ayant totalement rompu avec son système ségrégationniste, demeurent de multiples blocages psychologiques à l'intérieur même du pays, générés par le poids de décades de politiques raciales, culturelles et identitaires et l'acceptation de siècles de représentations fabriquées de l'autre. Puissamment ébranlés, les imaginaires collectifs des Blancs, Noirs, Métis et Indiens, engendrent une multiplicité de peurs et phobies qui sont celles d'une nation à la découverte et en quête d'elle-même.
- 7 La première peur ou série de représentations phobiques éprouvées par les uns et les autres est relative à la législation. Assurés par le régime ségrégationniste de vivre à l'intérieur d'un État conçu pour la réalisation de leurs desseins et désirs, les Blancs prennent chaque jour plus conscience de la précarité de leur état et de la pénétration de leur État par le corps noir si longtemps maintenu hors de ses lois. Distinction à l'intérieur de cet État remembré d'une nouvelle race d'exclus : les pauvres Blancs. La mise en marge du corps blanc est une parmi les plus fortes images du retournement, du passage d'un État blanc à un État multiracial avec, relégué à la place d'ordinaire dévolue au corps noir, le corps blanc exclu subissant la vindicte des exclus d'antan.
- 8 La seconde crainte est inhérente à la territorialisation. Préservés durant des décennies de tout contact prolongé avec les Noirs au sein d'un État dessiné pour les tenir en marge du corps noir, les Blancs éprouvent chaque jour le viol de la virginité de leur état et de leur cité, de leur corps par le corps noir si longtemps tenu hors de leurs frontières. A la conquête de l'État et de la cité idéale blanche par le corps noir répond un retranchement de l'homme blanc, une fuite à corps perdu afin d'assurer le salut de ce qui peut encore être sauvé, ou à défaut, différé : la pureté raciale. Peur, à court terme, d'une véritable pénétration du corps blanc par le corps noir, de sa souillure. Phobie, à long terme, d'une disparition du corps blanc, de son métissage puis de son annihilation par le corps noir (Moutout, 1997).
- 9 La troisième peur est inhérente à la symbolique. Accoutumés depuis leur arrivée en Afrique du Sud à se doter de symboles forts, drapeaux, hymnes, commémorations, les Blancs de souche afrikaner ressentent l'imposition du nouveau drapeau, la composition du nouvel hymne, le changement du jour de la fête nationale et des toponymes, comme une dépossession de ce qu'ils ont historiquement acquis. Mais également comme une dépossession de leur histoire. La réintégration de l'histoire des non-Blancs dans une histoire jusqu'alors blanche constitue plus qu'un retournement ou un renversement, une révolution. Révolution générée par la difficulté et la nécessité conjuguées de rompre avec des certitudes. De considérer ce qui était inconsidérable, d'accepter ce qui était inacceptable.
- 10 La quatrième et dernière crainte est inhérente à la résurgence des images de l'*impie* et du *laager*. Les revendications fédéralistes zoulou alliées à leurs impressionnantes et belliqueuses démonstrations de force provoquent chez les Blancs la phobie de l'imminence de l'assaut total et génèrent deux types de comportement : la fuite à l'extérieur des frontières du pays pour les Blancs de souche britannique soucieux de

préserver la qualité de leur mode de vie au détriment d'une terre à laquelle ils ne sont pas profondément attachés ; la fuite à l'intérieur des frontières du pays pour les Blancs de souche afrikaner désireux de demeurer sur une terre à laquelle ils sont intimement liés, au détriment de la qualité de leur mode de vie (Antheaume, 1997). Double enracinement dont les réactions face à la perspective de l'imminence de l'assaut total attestent, par delà l'incapacité des Blancs de souche britannique et la difficulté des Blancs de souche afrikaner de composer avec la nouvelle Afrique du Sud, de la profondeur de la fracture du corps blanc qui apparaît à mesure que le corps national se (re)compose, multiracial, pluriculturel et polyglotte.

- 11 L'arrivée à son terme du processus de déconstruction de l'apartheid génère une multiplicité de discours nationalistes enthousiastes nonobstant les captieuses catégorisations raciales, les pernicieuses prohibitions culturelles et fallacieuses circonvolutions identitaires de l'ère blanche, produisant une cassure historique au coeur de l'histoire même, par la célébration des exacts contraires, des exactes antithèses des postulats véhiculés sous l'apartheid (Chambon, 1997b). La rhétorique de ces discours, somme d'exordes, fonctionne à la fois comme parure et parade, jamais comme passade, tantôt comme ornement, tantôt comme armement. Le discours saisi dans son entièreté préfigure et défigure, image et dévisage. La prise de parole, prise de pouvoir symbolique, procède d'une volonté et d'une intention tout éristiques, car ne parvenant pas à masquer les enjeux réels du discours. Les termes du débat raciste sont reformulés, mais ne sont pas placés aux côtés des anciens. Ils leur sont substitués (Lanni, 1997).

BIBLIOGRAPHIE

- ANTHEAUME Benoît, 1997. « La migration de personnel hautement qualifié », *Newtown Zebra*, 8, septembre-décembre : 14 (Supplément Recherches).
- CHAMBON Frédéric, 1997a. « Faire rire des tensions raciales », *Le Monde*, dimanche 2 & lundi 3 novembre 1997 : 3.
- CHAMBON Frédéric, 1997b. « Ensemble nous ne faisons qu'un », *Le Monde*, dimanche 2 & lundi 3 novembre 1997 : 2-3.
- COLLECTIF, 1997. « Les nations arc-en-ciel sont-elles une vue de l'esprit ? », *Identités culturelles et citoyenneté, Festival Fin de Siècle*, 17-25 octobre, Nantes.
- CORNEVIN Marianne, 1979. *Pouvoir et falsification historique*. Paris, Unesco.
- DARBON Dominique, 1996. « Le pays de l'arc-en-ciel », *Hérodote*, « La nouvelle Afrique du Sud », 82-83. Paris, La Découverte : 5-17.
- LANNI Dominique, 1997. *Afrique du Sud, naissance d'une nation plurielle*. La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube : 69-75.
- MOUTOUT Corine, 1997. *Aurores sud-africaines*. Paris, Payot.
- FEBRUARY Vernon, 1996. « Parler par les multiples voix de la terre », *Hérodote*, La nouvelle Afrique du Sud, 82-83. Paris, La Découverte : 197-212.

NOTES

1. Le *laager* réfère au cercle de chariots autrefois formé par les *voortrekkers*, les pionniers afrikaners, pour résister aux assauts des guerriers zoulou lors de leur exode. Il symbolise l'enfermement.
 2. Dans l'imaginaire collectif afrikaner, l'*impi* évoque la figure du guerrier zoulou dans toute sa puissance, sa cruauté et son désir d'annihilation du corps blanc.
 3. Le *kraal* désigne à l'origine et pour les ethnies noires, la résidence du chef et de sa parentèle constituée de ses épouses et des enfants de ses épouses. Ce terme est utilisé plus généralement pour désigner un village traditionnel noir.
 4. A Pietermaritzburg, les touristes peuvent admirer une copie de la table sur laquelle le traité de la trahison a été signé.
-

AUTEUR

DOMINIQUE LANNI

Université de Paris/Sorbonne – CRLV